

Langues et cité

Le yiddish

Langues et cité

Bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques

Le yiddish	p.2	Le cas du yiddish livre des enseignements d'une portée générale : sans le soutien officiel d'aucun État, une culture peut connaître un épanouissement exceptionnel.
Sholem-Aleykhem à Paris	p.3	C'est le bouillonnement culturel qui fait exister la langue ; et, la diversité interne étant le mode de fonctionnement normal d'une langue, ses variétés et disparités renforcent d'autant ses capacités d'expression et son rayonnement.
Qu'est-ce que le yiddishisme?	p.4	Les linguistes l'ont parfois appelée langue de fusion, de contact, de substrat ou de superstrat ; dans tous les cas, les locuteurs du yiddish sont le plus souvent bilingues ou plurilingues. Le yiddish est dès lors témoin et emblème de la coexistence des langues : sur toute l'étendue de son aire d'expression et tout au long de son histoire, il a toujours été en présence d'autres langues, et son processus de formation lui-même est l'agencement de matériaux linguistiques hétérogènes.
Tendances et textes de la littérature yiddish ancienne	p.5	Solidement associée, de longue date, au texte imprimé, la langue yiddish s'est principalement maintenue au travers de la création littéraire qui la prend pour matériau premier. Malgré les catastrophes de l'Histoire, la culture yiddish s'impose donc comme le signe d'un combat toujours vivant pour la création et l'expression.
Chronologie de la littérature yiddish	p.6	
Mille portes ouvertes sur la culture yiddish	p.8	
La culture yiddish en France	p.10	
La Nuit sur le vieux marché	p.12	
Sources et ressources	p.14	
Adresses du yiddish en France	p.15	
Parutions	p.16	

Le yiddish

Yitskhok Niborski, Inalco

En yiddish, *yiddish* signifie simplement « juif ». Cet adjectif s'est peu à peu imposé à partir du XVII^e siècle comme nom d'une langue qui représente depuis le moyen-âge la quintessence de la vie des Juifs de l'Europe non méditerranéenne (les Ashkénazes). À la veille du génocide de 1939-45, elle avait quelque dix millions de locuteurs. Les spécialistes situent le berceau du yiddish en Rhénanie ou en Bavière. En tout cas, il a été très tôt parlé en Lorraine. Née il y a un millénaire, la langue s'est propagée dans tous les sens dans l'aire linguistique germanique puis vers l'Est, dans l'aire slave. Au XVIII^e siècle, le yiddish est parlé sur une vaste étendue englobant les territoires actuels suivants : nord-est de la France, Pays-Bas, Allemagne, Suisse, Autriche, Tchéquie, Pologne, Slovaquie, Hongrie, Roumanie, Pays Baltes, Biélorussie, Ukraine, Moldavie

et Russie. Au XVI^e siècle son aire comprenait aussi le nord de l'Italie (Venise et sa région). Le yiddish résulte de la fusion d'éléments des langues juives classiques (hébreu et araméen) avec des éléments des parlers romans, germaniques et slaves que les populations juives d'Europe ont côtoyés. Fusion veut dire non seulement que ces quatre sources ont apporté des mots au yiddish, mais que tous leurs autres traits : la forme des mots, la structure des phrases, la phonétique s'y sont fondus dans un ensemble distinct et cohérent. Les mots ont souvent un autre sens que dans la langue d'origine. Des racines verbales hébraïques ou slaves se conjuguent à la manière germanique ; des noms d'origine germanique ou latine forment leur pluriel à la manière hébraïque. La structure germanique de la phrase se voit modifiée par l'influence des autres composantes, tandis que sur

le plan phonétique le slave marque de son empreinte les mots de toute origine. L'influence slave étant moindre en Prusse ou en Bohême et minime plus à l'Ouest, on parlera alors de yiddish occidental et de yiddish oriental. Le facteur déterminant dans la formation du yiddish a été le style de vie juif traditionnel, régi par la loi rabbinique. Cette législation, basée sur le Talmud, régit non seulement la sphère religieuse, mais l'ensemble de la vie individuelle et collective. Elle a besoin d'une foule de termes spécifiques pour parler de réalités inexistantes dans les cultures voisines. La langue juive naissante les obtient en modifiant le sens des mots de toute origine qu'elle assimile. L'étude de la loi étant l'activité intellectuelle par excellence de la civilisation ashkénaze, la discussion en yiddish des textes sacrés écrits en hébreu et en araméen apporte à la langue des tournures



et des intonations particulières.

Jusqu'à l'époque des Lumières, le yiddish s'épanouit dans un monde où les Juifs, persécutés ou protégés, constituent juridiquement un groupe à part de la société. La modernité, avec ses perspectives d'intégration, a des effets disparates sur le destin de la langue. La branche occidentale en pâtit. Les communautés où on la parle, urbaines, de taille moyenne et relativement aisées, croyant accélérer par là une émancipation en vue, adoptent progressivement l'allemand dès la fin du XVIII^e siècle. Le yiddish oriental, par contre, parlé par des populations denses et pauvres dans les villages et bourgades de l'empire des Tsars et dans la partie orientale de celui des Habsbourg, loin d'être victime de la modernisation, devient son instrument. En effet, de plus en plus d'intellectuels le choisissent pour vulgariser des connaissances scientifiques et de culture générale négligées par l'éducation traditionnelle.

Dans les changements qui se télescopent dans la vie des Juifs de l'Europe orientale au XIX^e siècle (urbanisation, intensification des discriminations et persécutions, prolétarianisation, luttes sociales, politisation, sécularisation, émigration), le yiddish sera le vecteur des nouvelles idées socialistes et nationalistes et le lieu d'un débat multiforme sur l'identité et le destin du peuple qui le parle. Ce bouillonnement produit des formes culturelles – presse, littérature, théâtre – (voir la chronologie de N. Krynicka, p. 6) que des larges masses populaires adopteront comme éléments centraux de leur identité juive. Il en surgit aussi un mouvement yiddishiste (voir l'article de T. Hever-Chybowski, p. 4) et, à partir de lui, au début du XX^e siècle, des écoles laïques en langue yiddish.

Au long de tous ces processus, la langue s'est prodigieusement enrichie. Les besoins de l'instruction moderne et du débat politique ont fait apparaître des milliers de termes nouveaux,

empruntés aux langues avoisinantes ou forgés de l'intérieur même du yiddish. La littérature a inventé des formes que la masse des locuteurs a souvent acceptées. L'émigration, en menant des populations yiddishophones plus ou moins nombreuses aux quatre coins du monde (voir la chronologie de N. Krynicka, p. 6) a apporté son lot de nouvelles influences et d'emprunts nouveaux.

Dramatiquement affaibli par le génocide, par l'acculturation de ses locuteurs dans les pays de l'immigration et par la sanglante répression politique de la langue qui a eu cours en Union soviétique, ainsi que par les entraves mises à son usage et transmission en Palestine, puis dans l'État d'Israël, le yiddish garde néanmoins sa vivacité dans certaines communautés strictement orthodoxes implantées en Amérique du Nord, en Europe occidentale et dans l'État d'Israël, tout comme dans des cercles laïques où l'attachement à la culture du monde yiddish est partagé par Juifs et non Juifs. ●

Sholem-Aleykhem à Paris

Tal Hever-Chybowski, université Humboldt de Berlin, directeur de la Maison de la culture yiddish – Bibliothèque Medem (D'après Yekhezkel Kornhendler, *Yidn in Pariz [Juifs de Paris]*, Paris, 1970, vol. 1, p. 242-244)

Sholem-Aleykhem, le plus grand des écrivains humoristes en yiddish, se rendit à Paris en 1913, invité à lire ses textes au cours d'une soirée destinée au nombreux public yiddishophone de la ville. La soirée devait avoir lieu le lundi 29 décembre au Palais des Fêtes, au 199 rue Saint-Martin (10^e arrondissement). Dans l'hebdomadaire parisien yiddish *Der nayer zhurnal* (« La nouvelle revue »), le rédacteur en chef Avrom Reyzen, une figure centrale de la scène littéraire yiddish du Paris de ces années-là, annonçait : « [la soirée] promet d'être festive et très joyeuse et nous sommes certains que personne ne manquera l'occasion de jouir de quelques heures d'une joie double : car lire Sholem-Aleykhem est une joie en soi, mais l'écouter lire soi-même ses propres œuvres redouble cette joie ! » Arrivé à Paris la veille de sa prestation, l'écrivain se rendit le lundi matin à la salle prévue pour sa lecture, accompagné par

l'organisateur de la soirée, Marc Yarblum, un jeune militant du mouvement marxiste-socialiste *Poale Zion*. À son grand désarroi, Sholem-Aleykhem, qui avait une longue expérience des lectures publiques, constata immédiatement que la salle était très mal agencée pour ce type de soirée. « Mettez-vous devant la porte, le plus loin possible de la scène, et dites-moi si vous entendez ce que je lirai ici », ordonna l'écrivain à l'organisateur en montant sur l'estrade. Après la lecture, Yarblum, qui n'avait rien compris, lui assura pourtant que tout allait bien, gêné de reconnaître que l'acoustique de la salle qu'il avait choisie était très mauvaise. Mais Sholem-Aleykhem n'était pas dupe. Il demanda à Yarblum de lui répéter précisément ce qu'il avait lu, ce que ce dernier se trouva dans l'incapacité de faire, et vit ses doutes concernant la salle confirmés.

Il était trop tard pour trouver un autre lieu et lorsque arriva l'heure de commencer

la lecture, la salle était comble. Sholem-Aleykhem commença à lire et parmi les trois cents auditeurs s'élevèrent des voix : « Plus haut ! On n'entend rien ! »

Alors, Sholem-Aleykhem interrompit sa lecture, se leva, saisit sa chaise, descendit de l'estrade et marcha jusqu'au centre de la salle en fendant le public. Là, il posa sa chaise, s'y mit debout et dit d'une voix forte : « À présent, tout le monde m'entendra ». Debout sur sa chaise, au beau milieu de ses auditeurs, il continua alors sa lecture.

Cette soirée fit sur les esprits une telle impression que, cinquante ans plus tard, les yiddishophones parisiens qui y avaient assisté ont pu non seulement raconter cette anecdote à Y. Kornhendler, mais également rapporter avec une parfaite précision les titres exacts des textes que l'auteur avait lus depuis sa chaise dont il avait fait une estrade. ●

Qu'est-ce que le yiddishisme ?

Tal Hever-Chybowski, université Humboldt de Berlin, directeur de la Maison de la culture yiddish – Bibliothèque Medem

La Haskala et le rejet du yiddish

Le XVIII^e siècle a vu l'apparition de la Haskala, un mouvement de pensée juif européen influencé par les Lumières et dont le but était de réformer la société juive traditionnelle, de la faire sortir de sa réclusion et de sa situation d'ignorance des savoirs modernes et de l'intégrer aux sociétés civiles européennes. Dans ce contexte de pensée, le yiddish apparut comme le signe de l'exclusion et de l'ignorance des masses juives. Moïse Mendelssohn, la figure fondatrice de la Haskala, utilise à son propos le terme péjoratif de « jargon », évoquant le mélange peu harmonieux de différentes langues. Pour les *maskilim* (les partisans de la Haskala), qui combattent activement l'emploi du yiddish à la fois de l'intérieur du monde juif et auprès des autorités non-juives, les masses doivent renoncer à leur langue maternelle et la remplacer par la langue de l'État dans lequel elles vivent. Parallèlement, la Haskala préconise un réapprentissage de l'hébreu, langue de la Bible qu'on considère avoir été négligée par les Juifs au cours de siècles d'existence diasporique.

Naissance du yiddishisme

Dès le XIX^e siècle émerge du sein de la Haskala un nouveau courant de pensée, dont le rapport au yiddish se modifiera sensiblement, d'abord pour des raisons pratiques : le souci d'éduquer les masses étant essentiel au projet de la Haskala (en hébreu, le terme « *haskala* » signifie littéralement « instruction »), certains de ses adeptes se mettent à envisager le yiddish comme un moyen privilégié pour atteindre les masses et se mettent à écrire des ouvrages qui leur sont destinés dans cette langue, tout en excusant dans des préfaces cet emploi peu digne. Alors que la Haskala se propage au cours du siècle dans l'Europe de l'Est, la montée des idéologies nationalistes européennes influence une nouvelle génération de *maskilim* qui, surtout dans la Russie tsariste, en viennent à regarder le yiddish comme l'expression authentique – car populaire – de l'esprit de la

nation juive. D'instrument, le yiddish devient peu à peu un but en soi, alors que se forme un groupe d'écrivains, de journalistes, de folkloristes et d'acteurs politiques, dévoués à la langue et qui peuvent être considérés comme les premiers yiddishistes. En ce sens, ce yiddishisme était une manifestation nationaliste dans la mesure où le nationalisme juif de cette époque n'avait pas nécessairement de prétentions territoriales mais s'attachait avant tout à déterminer et à mettre en valeur l'esprit du peuple juif et à défendre ses intérêts, dans un contexte de persécution et d'oppression.

Yiddishisme et hébraïsme

Le yiddishisme apparaît donc comme une réponse nationaliste et particulariste à la tendance à l'intégration voire à l'assimilation que prônait la Haskala, et qui a pris des formes extrêmes dans les nombreux cas de conversion au christianisme. À la même période se développe un autre mouvement, le mouvement dit hébraïste qui rejette, comme le yiddishisme, l'injonction à l'assimilation tout en promouvant l'hébreu comme langue du peuple juif. L'hébraïsme, fondé sur la Haskala qui, déjà, militait en faveur du réapprentissage et de l'emploi de l'hébreu, se colore d'un caractère nationaliste de plus en plus marqué. Tous deux à la fois issus des valeurs de la Haskala et s'élevant contre elle, le yiddishisme et l'hébraïsme ne constituent pas, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, des mouvements entièrement distincts, et leurs positions idéologiques ne sont pas nécessairement antagonistes. Cela se manifeste en particulier dans la littérature, domaine crucial du projet national juif. Plusieurs écrivains choisissent d'écrire à la fois en yiddish et en hébreu et envisagent une culture nationale fondée sur les deux langues. La figure prééminente de cette tendance est Mendele Moykher-Sforim (pseudonyme de Sholem-Yankev Abramovitsh), écrivain bilingue qui passe pour le fondateur des littératures hébraïque et yiddish modernes. Même la conférence yiddishiste de Czernowitz, organisée en 1908 entre autres par Nathan Birnbaum et Khaim Zhitlovski, yiddishistes militants, proclame, après de longs débats,

que le yiddish serait « une langue nationale », indiquant par cette formule qu'il n'en était pas la seule.

C'est davantage dans les années qui suivent que l'antagonisme entre les deux mouvements commence à s'intensifier. Le durcissement de l'opposition va de pair avec l'association grandissante du yiddishisme avec un nationalisme diasporique, représenté par le parti socialiste juif, le *Bund*, et par les *Folkistes* centristes, alors que l'hébraïsme s'allie progressivement avec le sionisme et s'engage pour un nationalisme territorial. Pour l'un des théoriciens principaux du *Bund*, Vladimir Medem, la préférence du yiddish est motivée par le fait qu'il est la langue de la classe ouvrière juive. L'hébraïsme sioniste, en revanche, aspire à se défaire de la culture diasporique à travers une injonction à l'immigration vers la Palestine ainsi qu'une rupture avec les langues de la diaspora, et avant tout avec la première de ces langues, le yiddish, parlé avant la Seconde Guerre mondiale par plus de 90% des Juifs du monde.

Le yiddishisme après 1945

Le yiddishisme joue un rôle de premier ordre dans la politique juive jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et la destruction de la culture juive européenne par le génocide nazi. Après la guerre, les valeurs yiddishistes continuent d'être transmises, à travers l'éducation, dans les milieux juifs laïques, surtout dans les deux Amériques, alors même que le nombre de yiddishophones parmi les Juifs non religieux continue de diminuer. Avec le déclin de la classe ouvrière yiddishophone, les valeurs socialistes autrefois associées au yiddishisme ont peu à peu perdu de leur pertinence politique. Au cours des dernières décennies, le yiddishisme a changé de signification et de rôle ; il a pris une signification intellectuelle et culturelle plutôt que politique. Aujourd'hui, un yiddishiste n'est plus quelqu'un qui met ses efforts au service de la promotion du yiddish comme la langue nationale des Juifs, mais quelqu'un qui s'engage pour la conservation, la transmission et l'étude de la langue, de sa culture et de sa littérature. ●

Grandes tendances et grands textes de la littérature yiddish ancienne

Arnaud Bikard, université Paris 4 - Sorbonne

La littérature yiddish ancienne existe depuis les débuts de la langue yiddish, c'est-à-dire depuis que la langue a commencé à se distinguer de sa cousine allemande. Un manuscrit datant de 1382, conservé à Cambridge, a préservé une série d'œuvres qui diffèrent déjà, sur des points essentiels, de la littérature allemande contemporaine. Par l'écriture, bien sûr : tous les textes en yiddish ancien ont été rédigés en caractères hébraïques. Mais aussi par leurs thèmes : plusieurs poèmes du manuscrit sont consacrés à des figures bibliques : Moïse, Adam et Ève, Abraham, Joseph. D'autres textes sont plus probablement des adaptations de textes allemands contemporains : un extrait de roman de chevalerie narrant les péripéties du Duc Horant et une fable consacrée à un vieux lion. Ce vénérable manuscrit nous présente d'emblée deux tendances essentielles de la littérature yiddish ancienne : d'un côté la composition d'œuvres originales ancrées dans la tradition religieuse, éthique, folklorique des Ashkénazes, de l'autre l'adaptation d'œuvres de divertissement provenant du monde chrétien. Le premier groupe réunit d'abord des œuvres d'éducation religieuse, écrits pour les femmes, ou pour « les hommes qui sont comme des femmes » (c'est-à-dire qui ne connaissent pas l'hébreu) : traductions de la Bible, livres éthiques, commentaires bibliques, guides de comportement. La « Bible des femmes » (*Tsene-rene*), véritable best-seller de la littérature yiddish du XVII^e siècle jusqu'au XX^e, propose une fascinante lecture du texte sacré qui s'appuie généreusement sur les récits légendaires hérités des commentateurs traditionnels.

De la fin du XV^e siècle au début du XVII^e, la plupart des livres de la Bible comportant des récits héroïques ont été adaptés en vers, dans des poèmes qui offrent une forme d'épopée nationale : les plus longs, le *Livre de Samuel* et le *Livre des Rois* comportent près de 8 000 vers. Le duel de Goliath avec David, ou celui de Salomon avec le démon Asmodée ne cèdent en rien, pour l'héroïque et le merveilleux, aux romans de chevalerie chrétiens. Au début du XVII^e siècle, le conte en prose prend le relais du modèle chevaleresque en voie d'épuisement.

Pour s'opposer aux contes profanes, on réunit des anthologies de contes dont les protagonistes essentiels sont des figures du Talmud ou des rabbins médiévaux.

À cette littérature « livresque » viennent s'ajouter une série de poèmes composés pour réjouir directement le public ashkénaze lors de cérémonies joyeuses : mariage ou carnaval. Les poèmes récités alors s'appuient volontiers sur la satire et la parodie. C'est ainsi que s'est progressivement développée la tradition du théâtre de Pourim (*Purim-shpil*) qui ne prend forme vraiment dramatique que vers la fin du XVII^e siècle. Il ne se prive pas de représenter Esther et Mardochee dans les situations les plus grotesques.

Enfin, des œuvres, en général allemandes, ont été adaptées pour le public juif d'une façon plus ou moins créative. Les livres populaires reprennent essentiellement leur modèle se contentant de masquer les références les plus gênantes aux traditions chrétiennes. Plusieurs versions d'un roman de chevalerie consacré au roi Arthur nous sont ainsi parvenues. Mais certaines des adaptations peuvent être regardées comme de véritables créations. Les cas les plus remarquables ont été produits en Italie où la littérature yiddish ancienne a connu une sorte d'âge d'or tout au long du XVI^e siècle. Les deux romans de chevalerie de l'humaniste Elia Lévia (1469-1549), le *Bovo Dantona* et le *Paris un Vyene*, bien qu'ils adaptent des œuvres italiennes, sont traversés par un humour dévastateur et savent puiser aux sources les plus nobles de la littérature italienne, notamment chez l'Arioste. Le recueil de fables anonyme *Le livre des Vaches* offre une relecture très idiomatique du modèle ésopeque : le corbeau y entonne des chants comme pour honorer le Nouvel An juif et le Renard y attrape le fromage comme les Juifs recevaient la manne dans le désert ! ●

Chronologie de la littérature yiddish

Natalia Krynicka, université Paris 4 Sorbonne - MCY

1534 : *Mirkeves Hamishne*, dictionnaire biblique, premier livre yiddish imprimé (Cracovie).

1541 : première œuvre de fiction imprimée en yiddish, le *Bove-bukh* d'Elye Bokher-Lévita est un roman de chevalerie en vers inspiré d'une chanson de geste anglo-normande et de son adaptation italienne *Buovo d'Antona* (Isny en Allemagne).

1543-44 : *Melokhim-bukh* et *Shmuel-bukh*, deux grands poèmes épiques inspirés de la Bible (Augsburg).

1602 : *Mayse-bukh* (Bâle), livre d'histoires puisées dans la tradition juive et dans le folklore européen, ouvrage réédité à plusieurs reprises.

1622 : première des nombreuses éditions du *Tsene-rene* (Hanau en Allemagne) de Jacob ben Isaac Ashkenazi de Janow, appelée « Bible des femmes », en usage jusqu'à nos jours.

1686 : premier périodique yiddish, *Kurantz* (Amsterdam).

1790 : premiers ouvrages inspirés par la Haskala (les Lumières juives) née en Allemagne et vite transplantée

en Europe orientale. Ce sont des pièces satiriques critiquant le hasidisme, et un livre de vulgarisation de médecine et d'hygiène. Pendant plusieurs décennies ils donnent le ton à la plupart des écrits issus de ce courant.

1815 : *Sipure-mayses*, histoires allégoriques bilingues yiddish-hébreu du maître hassidique Rabbi Nakhman de Bratslav.

1817 : les idées de la Haskala se propagent en Europe orientale. *Tsofnes-Paneyekh*, de Khaim-Khaykl Hurwitz, est une adaptation en yiddish d'un livre allemand sur la découverte de l'Amérique (Berdichev, Ukraine).

1862-72 : publication du premier périodique yiddish en Russie, l'hebdomadaire *Kol-mevaser* (Odessa). Début de l'essor de la littérature yiddish moderne dans l'Empire tsariste.

1864 : *Dos kleyne mentshele* (Le Petit Bonhomme), premier roman du fondateur de la littérature juive moderne, Mendele Moykher-Sforim (pseudonyme de Sholem-Yankev Abramovitch, 1836-1917).

1876 : débuts du théâtre yiddish moderne : Avrom Goldfaden et les Broder-Zinger en Roumanie, en Galicie et dans l'Empire tsariste.

1883 : débuts littéraires de Sholem-Aleykhem (pseudonyme de Sholem Rabinovitch, 1859-1916), l'humoriste yiddish par excellence.

1888 : *Monish*, poème de Yitskhok-Leybush Peretz, considéré comme le début de la poésie yiddish moderne, est publié dans l'almanach *Yidishe Folksbiblyotek* (Kiev).

1897 : naissance du Bund, mouvement socialiste ouvrier prônant une autonomie culturelle juive et le développement de la langue yiddish. Fondation du quotidien *Forverts* à New York (toujours publié de nos jours).

1903 : *Der fraynd*, premier quotidien yiddish en Russie, paraît à Saint-Petersbourg.

1907 : constitution à New York du groupe de poètes modernistes « Di yunge » (Les Jeunes).

Dans sa période ancienne (XIV^e-XVIII^e siècle, voir article d'A. Bikard, p.5) la littérature yiddish est, aux yeux de la société juive de son temps, une production de second rang, destinée à l'instruction religieuse ou bien au divertissement des gens non versés dans les textes talmudiques en hébreu-araméen. À partir de la fin du XVIII^e siècle, elle prend progressivement une place centrale (au même titre que la production moderne en hébreu) dans les débats idéologiques traversant la vie des Juifs d'Europe orientale. Après 1880, elle évolue simultanément sur deux plans : on constate une diversification des genres, un épanouissement artistique, et l'essor de la presse (grand relais de la création littéraire) et du théâtre ; on voit cette littérature essaimer dans le monde entier, accompagnant et reflétant l'établissement de Juifs yiddishophones en Europe occidentale, aux Amériques, en Afrique du Sud et, plus tard, dans l'État d'Israël. Cette chronologie tente de donner une vue d'ensemble d'une histoire complexe.

1908 : lors de la conférence linguistique de Czernowitz (aujourd'hui en Ukraine) le yiddish est reconnu comme l'une des langues nationales juives. Essor de la presse quotidienne yiddish à Varsovie.

1914 : *Di yidishe tsaytung*, premier grand quotidien yiddish à Buenos-Aires.

1918 : après la mort des « trois classiques » (Mendele Moykher-Sforim, Y.-L. Peretz, Sholem-Aleykhem) au cours de la première guerre mondiale, vient le temps des avant-gardes ; le groupe « Yung yidish » (Jeune yiddish) se forme à Lodz.

1919 : constitution à New York du groupe de poètes introspectivistes « In zikh » (En soi). Publication d'une édition artistique de *Khad Gadye*, illustrée par El Lissitzky (Kiev).

1920 : la pièce *Der dibek* (*Le Dibbouk*) de Sh. An-ski remporte un succès mondial.

1922 : création de deux revues d'avant-garde, *Khalyastre* (dont le n° 1 sort à Varsovie et le n° 2 à Paris en 1924, illustré par Marc Chagall) et *Albatros*, dirigée par le poète Uri-Tsvi Grinberg (à Varsovie puis Berlin).

1925 : fondation du YIVO (Institut scientifique juif) à Berlin ; la même année son siège est établi à Wilno. Création du GOSSET (théâtre yiddish d'État) à Moscou.

1926 : *Parizer haynt*, premier grand quotidien yiddish à Paris.

1939-1945 : génocide : environ six millions de Juifs, pour la plupart locuteurs du yiddish, sont assassinés.

1945 : commence la période de la *khurbn-literatur* (littérature de l'anéantissement), qui durera plus de trois décennies. Aux textes préservés d'auteurs morts pendant le génocide s'ajoutent les poèmes, nouvelles ou romans écrits par des survivants pendant ou après la guerre. Œuvre emblématique : *Le Chant du peuple juif assassiné* de Yitskhok Katsenelson (assassiné en 1944).

1948 : assassinat de l'acteur et metteur en scène Shloyme Mikhoels à Minsk -début d'une vague de répressions contre la culture yiddish en Union soviétique.

1949 : fondation, par le poète Avrom Sutzkever, de la principale revue littéraire yiddish de l'après-guerre, *Di goldene keyt* (La Chaîne d'or, Tel-Aviv, publiée jusqu'en 1995).

1952 : le 12 août, exécution des principaux créateurs de la culture yiddish en Union soviétique.

1961 : sortie à New York du premier volume du *Groyser verterbukh fun der yidisher shprakh* (Grand Dictionnaire de la langue yiddish) ; le projet s'arrêtera au bout de quatre volumes ne comprenant que la lettre alef.

1971 : *Di geshikhte fun der yidisher shprakh* (Histoire de la langue yiddish, New York), œuvre monumentale de Max Weinreich.

1978 : le prix Nobel de littérature est attribué à l'écrivain yiddish Isaac Bashevis Singer.

1990-2015 : des écrivains nés pour la plupart après 1945 et issus majoritairement de l'ancien bloc soviétique se font connaître en Israël, aux États-Unis et en Europe occidentale.

Mille portes ouvertes sur la culture yiddish

Gilles Rozier
Écrivain, ancien directeur (1994-2014) de la Maison de la culture yiddish

Vous raconter, jeune homme, jeune fille, en dix mille caractères, espaces compris, ce qu'est la Maison de la culture yiddish? Vous voulez savoir, en quelques pages, comment s'est construit ce lieu... Ce qu'on y trouve? Ce qu'il représente dans la France, dans l'Europe contemporaine? Par où commencer? Moïse au mont Sinaï, les royaumes d'Israël et de Judée? La destruction du Temple par les armées de Titus en 70 et la dispersion des Juifs? Et d'exil en exil, la naissance du yiddish autour de l'an 1 000 sur des terres de langue germanique? De nouvelles migrations vers l'Est? Les Juifs quittant la vallée du Rhin pour s'installer en Pologne, en Ukraine, en Lituanie? Les premières imprimeries en yiddish à Bâle et à Cracovie? La naissance de la littérature yiddish moderne autour de 1860? L'extraordinaire épanouissement d'une langue de culture sans le soutien d'aucun État? Les maisons d'édition de Wilno et de Varsovie? Les théâtres de lasi et de Lemberg? La grande migration des Juifs d'Europe de l'Est vers l'Allemagne, la France, les Amériques, la Palestine? Le pogrom de Kishinev en 1903? La révolution avortée en Russie en 1905? La grande guerre et la désintégration du shtetl? La révolution bolchévique? Les massacres d'Ukraine en 1919? L'indépendance de la Pologne et les droits accordés à la minorité juive? La grande destruction de la période nazie? Et le sursaut d'après-guerre, à Varsovie, à Paris, à New York, à Buenos Aires, à Tel-Aviv, pour témoigner, pour se souvenir, pour graver dans les livres les lieux anéantis? Et pour continuer? Pour affirmer qu'une langue porteuse d'une histoire millénaire, qu'une littérature riche de milliers d'écrivains continuent leur route dans une nouvelle réalité, celle de l'Europe aux frontières ouvertes, celle des États soucieux des cultures minoritaires, celle des échanges en un clic, dans la langue de son choix, sur les réseaux sociaux?

Je vous pose la question car la Maison de la culture yiddish est l'héritière de cette histoire grandiose et dramatique. Elle conserve les traces du passé, elle les restitue au jour le jour et elle prépare l'avenir. Quel avenir? Si je savais, je vous le dirais. Ainsi va le destin de l'homme... Préparer des temps futurs sans savoir de quoi ils seront faits. Il bâtit, il sème, et le hasard, la nécessité, les grands et les misérables décident.

Mais finies les envolées lyriques... *Takhles*... Un peu de sérieux. La Maison de la culture yiddish est, comme le yiddish, un corps hybride. Elle est autant animée par l'esprit du YIVO, cet institut scientifique juif créé par des érudits à Wilno, en Lituanie, en 1925 et aujourd'hui installé à New York, que par l'immense entreprise d'éducation populaire qui anima le mouvement ouvrier en Europe orientale à partir du début du XX^e siècle. La Maison de la culture yiddish est à la fois une BNF, une Sorbonne, un CNRS en miniature et un grand lieu d'éducation populaire. Et c'est avant tout un espace d'échange.

La bibliothèque Medem

Je vous ai dit, jeune homme, jeune fille, que je ne remonterais pas au commencement. Malgré tout, au commencement, était la bibliothèque Medem, créée à Paris en 1929. À vrai dire, à l'époque de sa création, la bibliothèque s'appelait Nomberg, du nom d'un écrivain yiddish mort quelques années auparavant. Elle n'a pris le nom de Medem qu'après la Libération. Pour quelle raison? Voulez-vous vraiment que je vous raconte? L'histoire ne tiendra jamais en dix mille signes espaces comprises... Disons qu'il en va des institutions comme des hommes: elles grandissent, elles évoluent, elles s'adaptent. On polémique, on trouve que Nomberg n'est plus adapté, on veut rendre hommage au grand théoricien du socialisme

juif, Vladimir Medem. Ça bagarre ferme, un peu plus chez les Juifs peut-être parce que l'Histoire leur a appris à ne pas lâcher le morceau. Alors Medem remporte la mise. Mais ce n'est pas le plus important. La petite bibliothèque de 300 ouvrages en 1929 est devenue une médiathèque riche de 40 000 documents, livres, partitions musicales, enregistrements de chansons et de musique, archives d'écrivains et d'institutions, affiches et photographies. La bibliothèque Medem est comme un diamant au cœur de la Maison de la culture yiddish. Chaque personne qui vient étudier dans ce lieu, chaque spectateur d'un concert ou d'une lecture, chaque participant à un atelier de chant sait que, autour de lui et sous ses pieds, dans les magasins situés au sous-sol, repose un trésor. Et ce trésor donne une partie de son énergie au lieu. Cette collection de livres unique en Europe témoigne de ce qu'est la culture yiddish. Publiés aux quatre coins du monde, ils portent la trace des exils. Quand on les feuillète, on découvre le tampon de la bibliothèque associative d'un *shtetl* de Pologne, celui du Jewish Labor Committee de New York, ou d'un kibboutz israélien. Ou celui de la bibliothèque du camp d'internement de Beaune-la-Rolande, où des milliers de Juifs étrangers ont été parqués, entre mai 1941 et début 1942, avant d'être expédiés à Auschwitz. La Maison de la culture yiddish a donc le privilège de receler ce trésor. Elle l'a gagné à la sueur du front de ses animateurs. La collection s'est constituée par des achats (un peu), mais surtout par des dons. Le mérite d'avoir constitué cette collection unique revient aux conservateurs successifs et aux équipes de bénévoles qui les entourent. Que de visites à des endeuillés désireux de donner les livres de leurs parents à la bibliothèque Medem, que de cartons charriés, que d'ouvrages triés, vérifiés, restaurés, inventoriés,

catalogués et à présent numérisés pour constituer la plus grande collection de livres yiddish d'Europe occidentale !

Découvrir, apprendre, retrouver

Autour de la bibliothèque s'est créée cette Maison unique en son genre, petit à petit. Un cours de yiddish a été ouvert, puis un autre, puis un atelier de conversation, un cours de littérature, une chorale, un atelier de musique *klezmer* jusqu'à constituer aujourd'hui le plus grand centre de transmission du yiddish et de sa culture en Europe. Toutes sortes d'étudiants s'inscrivent aux cours. Certains ont parlé le yiddish en famille mais ne savent ni le lire ni l'écrire. D'autres ont entendu leurs parents parler avec leur grands-parents sans comprendre. Des non-juifs s'intéressent à cette langue popularisée par l'attribution du prix Nobel de littérature à Isaac Bashevis Singer en 1978 ou par le succès de grands musiciens *klezmer*. Les cours, les ateliers sont devenus un lieu d'échange entre générations.

Tous les trois ans, en juillet, les cours trouvent leur apogée lors de l'« Université d'été de langue et de littérature yiddish ». Les animateurs de la Maison vous le diront : la préparation de ce séminaire intensif représente un travail colossal. L'objectif est de taille : proposer un enseignement et un programme culturel à quelque soixante-dix étudiants venus du monde entier, de neuf heures du matin à onze heures du soir, durant trois semaines. Mais ils vous diront que c'est un moment intense, stimulant, mille portes ouvertes sur le monde. Un temps privilégié, durant lequel anglophones, germanophones, francophones, hébreophones, polonophones

et que-sais-je-encor'ophones trouvent une *lingua franca*, le yiddish. Enseignants et bénévoles retroussent leurs manches pour se mettre à la disposition des étudiants. Ils se consacrent entièrement à les aider à chercher des documents dans la bibliothèque, à préparer des exposés, à servir des cafés, à déplacer tables et chaises, à concocter des repas conviviaux pour que ce moment d'étude soit également un moment d'échanges et de retrouvailles. Ils le font avec plaisir et reçoivent autant qu'ils donnent.

Mais le nombre de caractères file sous mes doigts. Déjà 7654 et je n'ai pas encore évoqué les autres réalisations importantes de la Maison de la culture yiddish. Il en est une notamment qui fait sa fierté : l'édition d'ouvrages de référence reconnus dans le monde entier. Ainsi, le *Dictionnaire des mots d'origine hébraïque et aramaméenne en usage dans la langue yiddish*, de Yitskhok Niborski, ou *Le dictionnaire yiddish-français* de Yitskhok Niborski et Bernard Vaisbrot, qui a donné lieu à une adaptation aux États-Unis en un *Comprehensive Yiddish-English Dictionary*. Ce nom de Yitskhok Niborski revenu deux fois en l'espace de deux lignes, enregistrez-le bien, jeune homme, jeune fille. Un sacré personnage qui, s'il sait que vous connaissez quelques mots de yiddish, s'adressera à vous dans cette langue et toujours avec le sourire... Né à Buenos Aires, arrivé en France à la fin des années 1970 pour diriger la bibliothèque Medem, il a contribué à former de nouvelles générations de fins connaisseurs. Certains sont devenus traducteurs, professeurs d'université, chanteurs. D'autres (et parfois les mêmes) sont les cadres de la Maison et en assurent le rayonnement : le directeur actuel, un Israélien de 28 ans qui parle cinq langues, maîtrise bien sûr le yiddish et ne cesse de parfaire ses connaissances ;

les deux conservatrices de la bibliothèque Medem sont titulaires d'un doctorat de littérature yiddish, *a doktorat!*; la responsable des activités d'édition a commencé à suivre des cours il y a quinze ans et est elle-même devenue traductrice du yiddish en français. Les enseignants, les conférenciers, nés en France, en Pologne, en Argentine, aux Pays-Bas et partout où un *yideler* a un jour posé ses valises ont tous acquis une bonne connaissance de la langue et de la littérature. Voilà, vous m'avez demandé, jeune homme, jeune fille, de vous raconter *oyf eyn fus*, le temps que l'on peut tenir en équilibre sur un pied, ce qu'est la Maison de la culture yiddish : un lieu où l'on est assuré de trouver les œuvres yiddish que l'on cherche, un lieu où l'on est aidé pour étudier un texte, pour mémoriser une chanson, un lieu pour apprendre la langue quel que soit son niveau de départ, un lieu pour la parler et l'entendre, un lieu pour la chanter. Un lieu pour jouer sa musique. Un lieu pour se retrouver. Un lieu pour faire de belles rencontres, parfois amoureuses (Éros a appris à dire *ikh hob di kh lib* rue du Château-d'Eau). Un lieu pour se souvenir que l'homme et ses langues sont des créatures fragiles et que cœur et esprit peuvent faire très, très bon ménage. Alors, jeune homme, jeune fille, entrez donc, asseyez-vous sur une des chaises années 1930 du *Tshaynik-Café*, prenez un thé, toujours dans un verre muni d'une anse comme là-bas, en Pologne, en Russie, goûtez de ce délicieux *strudel* et ouvrez grand vos oreilles. Ici, comme on dit en yiddish, « on ne parle pas, on se parle ». ●

La culture yiddish en France

Yitskhok Niborski, Inalco

Bien qu'épanouie en Europe orientale et transplantée en France par des immigrants de cette origine à partir des années 1860, la culture yiddish possède des racines profondes en territoire français. Le yiddish occidental, parlé en Alsace et en Lorraine, y est présent depuis des siècles. En témoigne le *Zeitung*, journal révolutionnaire d'Abraham Spire (Metz, 1789). Pendant le XIX^e siècle et au début du XX^e des pièces de théâtre en yiddish alsacien sont jouées et publiées, notamment celles de Mayer Woog (1833-1896). Pour les immigrants de l'Est, l'expression de leur culture débute par le théâtre. La première représentation aurait eu lieu à Paris en 1864, mettant en scène une pièce d'Isroel Aksénfeld, arrivé d'Ukraine la même année. On en sait davantage sur les pièces du « père du théâtre yiddish » Avrom Goldfaden, qui séjourne à Paris toute une année en 1889-1890 et fonde une société théâtrale. Le théâtre reste un pilier de la culture populaire yiddish française jusqu'à nos jours.

Avant 1914, des locuteurs de yiddish arrivent en France de tout l'empire tsariste et de Roumanie. Après la Grande Guerre,

ils viennent surtout de Pologne, porteurs du grand dynamisme associatif, culturel et politique développé par les Juifs polonais depuis le début du siècle. Leur culture fleurit alors à Paris, certes, mais aussi à Strasbourg et Nancy, Metz, Lille, etc. C'est le temps des bibliothèques populaires, des chorales, des ensembles de théâtre. Dans ces domaines, communistes, socialistes du Bund et sionistes socialistes se livrent une concurrence acharnée. Suivent les périodiques : si les titres (127 entre 1923 et 1939) sont majoritairement éphémères, il y a deux quotidiens stables, le *Parizer Haynt* (généraliste à sensibilité sioniste, 1926-1940) et *Naye Prese* (communiste, 1934-1939). Quelques auteurs déjà consacrés, comme le romancier et dramaturge Sholem Ash ou le poète et romancier Zalmen Shneyer, vivent en France pendant l'entre-deux-guerres ; d'autres, comme le poète d'avant-garde Peretz Markish, laissent des traces de leur passage malgré des séjours plus brefs. Mais l'essentiel de la littérature yiddish écrite en France entre 1922 et 1942 est produit par des immigrants de Pologne dont presque aucun

n'avait écrit dans son pays d'origine.

Dans l'effervescence artistique parisienne des années 1920, écrivains et artistes plasticiens de langue yiddish évoluent dans une grande proximité, en témoignent les figures d'Ozer Warszawski (1898-1944, assassiné à Auschwitz), écrivain reconnu en Pologne devenu peintre à Paris, et Marc Chagall, poète yiddish à ses heures.

Les nouveaux écrivains, eux-mêmes des immigrants parfois illégaux aux prises avec la précarité économique et le déracinement spirituel, cultivent presque tous une veine réaliste. C'est le cas de Wolf Wieviorka (1896-Auschwitz 1944). Ses héros sont des intellectuels et des artistes du milieu yiddish, des parvenus sans culture et sans âme, des jeunes aux idées révolutionnaires, des voyous tout droit transplantés de Varsovie. La décennie suivante apporte une tonalité plus sombre, notamment les nouvelles de Yosl Tsuker (1912-Auschwitz 1942?). Ses héros, des façonniers presque tous sans papiers, travaillent dans les chambres de tristes meublés (à Montmartre, au Marais ou à Belleville) où

s'entassent leurs familles sur fond de chômage, de xénophobie et de menace fasciste de plus en plus tangible. Les réfugiés juifs de l'Allemagne nazie, ainsi que la guerre civile espagnole, fournissent à la prose yiddish ses derniers sujets d'actualité avant l'hécatombe dans les nouvelles de K. Benek et les romans de Khonen Ayalti, ces derniers publiés pendant la guerre à Montevideo. Après la guerre, tous ces sujets convergent dans le grand roman *Les Juifs de Belleville* (1946) de Binyomen Shlevin (1912-1981).

Après la Libération et malgré la saignée du génocide (79 000 Juifs morts en déportation, majoritairement de langue yiddish), la vie culturelle se reconstitue, notamment grâce à l'afflux des survivants d'Europe orientale, dont nombre d'intellectuels et d'artistes. Les bibliothèques rouvrent. Le quotidien communiste *Naye Prese* paraît à nouveau ; dès la fin 1944, le Bund socialiste publie son propre quotidien, *Undzer Shtime*, et les sionistes travaillistes fondent peu après le leur, *Undzer Vort*. Le théâtre renaît, tant du côté répertoire, grâce aux œuvres du dramaturge Haïm Slovès

(1905-1988), que sur scène, avec des directeurs et des acteurs comme Oscar Fessler (?-1996), Zalmen Koleshnikov (1909-1984) ou Yosef Shayn (1915-?). Entre 1946 et la fin des années 1970 apparaissent aussi nombre de revues consacrées à des questions générales du judaïsme ou spécialisées dans le théâtre, la santé populaire, ou la politique.

Quant à la littérature, les écrivains réfugiés lui donnent un nouveau souffle. Même ceux qui repartent au bout de quelques années vers les États-Unis, l'Argentine ou l'État d'Israël naissant, y laissent leur empreinte : ainsi les poètes Avrom Sutzkever (1913-2010), Khaïm Grade (1910-1982) et Shmerke Katsherginski (1908-1954), ou le narrateur de l'univers concentrationnaire Mordkhe Shtigler (1921-1998). Ceux qui restent, ou qui arrivent plus tard, constitueront avec les auteurs survivants d'avant-guerre un centre littéraire fécond jusqu'à la fin des années 1980 : autour de 250 volumes seront publiés. Parmi les poètes se distinguent Moyshe Shulshteyn (1911-1981), Rivke Kope (1910-1995), Dore Teytlboym (1914-1992), Moyshe

Waldman (1911-1996), Elkhonen Vogler (1907-1969). Parmi les prosateurs : Efroïm Kaganovski (1893-1958), dont les nouvelles content la Varsovie populaire d'autrefois, Mendl Mann (1916-1975), qui écrit une grande fresque sur les combattants juifs dans l'Armée Rouge, ou Menukha Ram (1916-2002), qui porte son attention sur la vie des réfugiés de guerre juifs dans l'Asie soviétique, ou s'inspire parfois de réalités plus proches, comme les événements de mai 1968 à Paris.

Depuis quelques décennies, les traductions de littérature yiddish en français se multiplient grâce au poète Charles Dobzynski, à Rachel Ertel, chercheuse, éditrice et traductrice, à Batia Baum (voir sa traduction d'un texte de Yitskhok-Leybush Peretz p. 12) et d'autres encore. On remarque un autre trait actuel de la culture yiddish en France : l'émergence de nouveaux chanteurs, à commencer par le parolier et compositeur Jacques Grober, et de nombreux musiciens se consacrant à la musique du monde yiddish (voir aussi l'article de G. Rozier p. 8 et « Adresses du yiddish en France » p. 15). ●

La Nuit sur le vieux

Texte de Yitskhok-Leybush Peretz (1852-1915)
Introduction et traduction de Batia Baum

יצחק־לייבוש פרץ

Dès ses débuts (fin du XVIII^e s.), la littérature yiddish moderne se conçoit comme un moteur de modernisation des communautés ashkénazes d'Europe orientale, prend une part active dans les combats idéologiques qui les agitent, enfin témoigne du passé et des évolutions. Yitskhok-Leybush Peretz (Pologne, 1852-1915), créateur fécond et personnalité charismatique, élargit radicalement le cadre de cette littérature. Il donne toute sa place à l'expression lyrique, revendique la spiritualité des anciens courants mystiques du judaïsme, s'emploie à penser et à sentir le destin des Juifs à la lumière tant des idées modernes que des conceptions traditionnelles. Peretz publie son drame *La Nuit sur le vieux marché* en 1907, après les désillusions de la révolution avortée de 1905 et les persécutions qui ont suivi. Il le remanie une première fois (édition de 1909) et le retravaillera jusqu'à sa mort, la version finale n'étant éditée qu'en 1922.

Œuvre de visionnaire, tel un fil dévidé du marécage des rêves, Peretz portera cette pièce jusqu'à la fin de sa vie, comme son testament spirituel ou l'image même de sa démarche

créatrice. Il s'y projette, met en scène des reflets de lui-même, poète, vagabond, rêveur, et son personnage central, le *badkhan*, bouffon, amuseur public, improvisateur de rimes, sorti de la « ruine », de la clôture d'un monde en sclérose, toujours en quête d'un mot oublié, d'une parole perdue à retrouver, avec laquelle on pourrait « tout refaire, tout bouleverser ». Tentative messianique désespérée et obstinée pour faire ressurgir les forces enfouies, leur donner une nouvelle impulsion, leur trouver une direction – sans savoir encore laquelle – seulement porté par l'espoir et l'élan. Comptines d'enfants, ballades amoureuses, bribes de prières, paroles de sages, harangues politiques... ces voix mêlées de tous les personnages et courants disparates et contradictoires qui s'agitent et s'expriment sur la place du marché – lieu de confrontations internes et d'échanges avec la société – le *badkhan* les appelle à la rescousse. D'abord les vivants, qu'il voit comme morts, éteints en un monde qui ne leur laisse pas d'espace pour développer leurs forces créatrices. Puis les « ombres », âmes en peine qui croient être en vie car elles ont encore des aspirations à réaliser.

Enfin il convoque les morts, sortis de leur sépulture. Il les écoute, soupèse leurs paroles avec une attention douloureuse et sarcastique, et les lance dans une grande danse sarabande, un carnaval de toutes les forces qui se fait métaphore, pour tenter de durer et d'abolir la mort. Tentative vouée à l'échec, mais pourtant « dans le cœur toujours quelque chose fleurit, quelque chose pousse et quelque chose attire ». La pièce, écrite en vers d'une intensité poétique soutenue, déroule son action en quatre actes qui présentent tout le kaléidoscope d'une conscience juive moderne en quête de sens et de force vitale. Ce « songe d'une nuit de fièvre » (sous-titre de la pièce) tissé il y a cent ans avec des éléments puisés dans toutes les strates de l'expérience juive, trouve aujourd'hui de fortes résonances dans la conscience d'un Occident perplexe et déchiré. On peut légitimement voir dans le drame de Peretz une préfiguration puissante de nos angoisses actuelles.

Tiré du prologue de la pièce, le fragment qui suit est un monologue de l'Errant, personnage symbolique dont on peut dire qu'il rêve l'ensemble du drame. ●

marché

Le même ciel, les mêmes étoiles,
la même terre...
L'oreille écoute, jamais pleine d'entendre,
l'œil — jamais rassasié de voir,
jamais comblé de formes et de couleurs.
Le proche repousse, le lointain attire,
toujours plus loin,
sans cesse, sans fin...

Nuit, viens déployer tes ailes!
Ton ombre est profonde, ton souffle est doux...
Je viens, ne demande pas d'où...
Et avant que ton ombre ne soit dissoute,
je reprendrai la route...
Ne demande pas pour où...
Quelqu'un peut-être le sait là-haut...
Moi, de mon long voyage,
suis devenu plus vieux, guère plus sage...
Je vais depuis longtemps, très longtemps,
avec le soleil, du levant au couchant...
Et nulle part ne suis
ni étranger ni d'ici...
Poursuivi par un chasseur inconnu
qui pourchasse tout le monde, et moi
plus vite encore...
Pour tout repos, je rêve sur une couche étrangère,
et dès qu'il fait clair,
debout — hors du lit!...
Nuit, laisse-moi reposer en ton sein...
Je ne veux pas aller en la ville, je connais
ses mensonges...
Ici, en ta grâce, tisse-moi un songe,
berce doucement ce cœur fatigué...
Tisse gris, tisse noir, tisse rouge...
Tu peux aussi mêler les couleurs,
les métriser à ta guise...
Pourvu que tu tisses!
Le fil de la vie,
le fil de la mort,
et de l'entre-deux...

דער זעלבער הימל, די זעלבע שטערן...
די זעלבע ערד...
און דאָס אויער הערט
און ווערט נישט פֿול פֿון הערן,
דאָס אויג – פֿון זען נישט זאָט...
נישט ליניען-און פֿאַרבן-מיד...
דאָס נאָענטע טרייבט, דאָס ווייטע ציט
אַלץ מער, אַלץ מער...

שוועב צו, נאַכט, שוועב!
דיין שאַטן ווייך,
דיין אָטעם – לינד...
איך קום, פֿרעג נישט פֿון וואָנען...
און איידער דיין שאַטן צערינט,
גיי איך פֿון דאַנען.
ווי אַהין? נישט פֿרעג...
אפֿשר ווייסט ווער אין דער הייך...
איך פֿון מיין לאַנגן וועג
בין עלטער געוואָרן, נישט קליגער...
כ'גיי שוין לאַנג, זייער לאַנג
מיט דער זון; פֿון אויפֿ-ביז אונטער-גאַנג...
אין ערגעץ קיין פֿרעמדער און קיין היגער...
געטריבן פֿון אומבאַקאַנטן יעגער,
וואָס טרייבט אַלע און מיד נאָך שנעלער...
רו איך, טרוים איך אויף אַ פֿרעמדן געלעגער,
און ווערט עטוואָס העלער,
פֿון בעט אַרויס!...
נאַכט, לאָז רוען אין דיין שויס...
איך וויל נישט אַריין אין שטאַט...
איך קען זי; דאָ, אין דיין גענאָד,
שפּין אַ טרוים מיר אויס,
שטיל פֿאַרוויג דאָס מידע האַרץ...
שפּין גרוי, שפּין שוואַרץ,
שפּין רויט...
קענסט אויך די פֿאַרבן מישן,
צוזאַמען וועבן...
נאָר שפּין! שפּין פֿון לעבן,
שפּין פֿון טויט
און פֿון צווישן...

ביי נאַכט אויפֿן אַלטן

Sources et ressources

Nadia Déhan-Rotschild, MCY

Sur Internet

a) Livres, informations

- Consultation du catalogue des sept institutions ou bibliothèques (Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle; Bibliothèque Medem - Maison de la culture yiddish; Bibliothèque du Séminaire israélite de France; Akadem - le campus numérique juif; Bibliothèque Michèle Kahn; Médiathèque du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Institut Européen des Musiques Juives - Médiathèque Henriette Halphen); téléchargement d'un certain nombre de livres numérisés; écoute de documents audiovisuels: Rachel (Réseau européen des bibliothèques judaïca et hebraïca): www.rachelnet.net/

- Téléchargement de livres numérisés; en particulier, accès à plus de 800 Yizker-bikher (livres du souvenir); écoute d'archives audio (interviews d'écrivains et autres acteurs de la vie culturelle yiddish): Steven Spielberg Digital Yiddish Library; <http://www.yiddishbookcenter.org/books/search>

- Informations sur la vie académique en relation avec le yiddish (séminaires, colloques, etc.): <http://yiddish-sources.com>

- The YIVO Institute for Jewish Research (Institut de recherche juive, New York): <http://www.yivoinstitute.org>

- « az me zukht, gefint men » (Qui cherche, trouve), relie à différents sites, notamment à des catalogues de livres rares numérisés: <https://sites.google.com/site/onlineyiddishresources/>

- Yiddish Research Bibliography and Guide - YIVO/CJH Summer 2014: <https://www.nypl.org/sites/default/files/Yiddish>

b) Presse

- Index to Yiddish Periodicals: <http://yiddish-periodicals.huji.ac.il/>
- Forverts de New York (le quotidien yiddish sur internet): <http://yiddish.forward.com/>

c) Musique

- Base de données sur les enregistrements: Freedman Jewish sound archive: <http://sceti.library.upenn.edu/freedman/browse.cfm>
- Partitions yiddish: www.loc.gov/collections/yiddish-american-popular-sheet-music/
- Collections de 78 tours et 33 tours à télécharger: <http://yiddishmusic.jewniverse.info>

- Yiddish Song of the Week | Presenting rare field recordings: <https://yiddishsong.wordpress.com/>

- Yidlid: textes de chansons yiddish, notes, liens vers les enregistrements, traduction en français et anglais: <http://yidlid.org/>

d) Langue : dictionnaires, grammaire, moyens d'enseignement, essais

- Niborski, Yitskhok, Vaisbrot, Bernard, *Dictionnaire yiddish-français*, Paris, Bibliothèque Medem, 2011 (consultation en ligne: <http://www.verterbukh.org/vb?page=wotd&tsu=fr>)

- Niborski, Yitskhok, et al., *Dictionnaire de mots yiddish d'origine hébraïque et araméenne* (en yiddish), Paris, Bibliothèque Medem, 1^{re} édition, 1997; 2^e édition, 1999; 3^e édition revue et augmentée, Paris, 2012

- Vaisbrot, Bernard, *Grammaire descriptive du Yidiche contemporain*, Paris, 2013

- Kerner, Samuel, Vaisbrot, Bernard, *Dictionnaire français-yiddish*, Paris, Bibliothèque Medem, 2000

- Prime-Margules, Annick, Déhan-Rotschild, Nadia, *Le Yiddish*, collection sans peine. Paris, Assimil, 85 leçons en 720 pages, + enregistrement audio

- *Der yidisher Tam-Tam*, un magazine bimestriel destiné aux étudiants de yiddish: <http://yiddishweb.com/der-yidisher-tamtam/>

- Baumgarten, Jean, *Le Yiddish, histoire d'une langue errante*, Paris, Albin Michel, 2002

Adresses du yiddish¹⁵ en France

- Ertel, Rachel et al. (dir.), *Mille ans de cultures ashkénazes*, Paris, Liana Lévi, 1994

- Ertel, Rachel, *Royaumes juifs, Trésors de la littérature yiddish*, tomes 1 & 2, Paris, Robert Laffont, 2008 et 2009
Une bibliographie des traductions du yiddish en français est disponible sur le site de la Maison de la culture yiddish-Bibliothèque Medem :
<http://yiddishweb.com/>

Associatives

- Maison de la culture yiddish-Bibliothèque Medem
29, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris
Tél. 01 47 00 14 00
<http://yiddishweb.com>

- Centre Medem-Arbeter Ring
52, rue René-Boulanger, 75010 Paris
Tél. 01 42 02 17 08
<http://centre-medem.org/>

- Yidische Heftn-Les Cahiers Yiddish (Cercle Bernard Lazare)
10, rue Saint-Claude, 75003 Paris
Tél. 01 42 71 68 19

- LufTeater-La fabrique du théâtre
10, rue du Hohwald, 67 000 Strasbourg
Tél. 03 88 23 04 61
<http://www.lufteater.com/>

- Union des Sociétés Juives de France
5, rue des Messageries, 75010 Paris
Tél. 01 45 23 50 63
<https://farband.wordpress.com/about/>

- Émissions de radio : sur RCJ 94.8, deux programmes en alternance les jeudis à 23h : « Yiddish haynt, le yiddish aujourd'hui » :
<http://radiorcj.info/emissions/yiddish/>
et « Ot azoi » :
<http://radiorcj.info/emissions/ot-ozoi/>

Universitaires

- CNED
(Centre National d'Enseignement à Distance)
<http://www.cned.fr/SearchResults.aspx?query=yiddish>

- INALCO (Institut National de Langues et Civilisations Orientales)
65, rue des Grands Moulins, 75013 Paris
<http://www.inalco.fr/langue/yiddish>

- Université Paris-Sorbonne (Paris IV), UFR d'Études Germaniques et Nordiques
108 bd Malesherbes, 75017 Paris
<http://www.paris-sorbonne.fr/etudes-germaniques-nordiques>

PARUTIONS

BONFILS LOUIS, *L'occitan en guerre, Lettres à Pierre Azéma (août 1914 – décembre 1916), éditées et traduites par Guy Barral, Presses universitaires de la Méditerranée, 2015.*

Passés par l'école mais maintenus analphabètes dans leur langue maternelle, la plupart des Poilus de la France du sud (et d'ailleurs) utilisaient un français incertain pour écrire à leurs proches. La correspondance adressée par Louis Bonfils à son ami Pierre Azéma, toute en occitan de Montpellier, est donc une exception : ils avaient appris à écrire la langue qu'ils parlaient. La censure militaire ne (re)connaissant pas cette langue, la première lettre de Bonfils au front sera impitoyablement déchirée. Désormais, il aura recours à la poste civile où il faut payer les timbres mais qui est moins contrôlée. Cette clandestinité de la langue va permettre une grande liberté de contenu : Bonfils oppose la guerre des états majors qui prennent des décisions ineptes et criminelles, et celle vécue par les soldats dans la boue des tranchées ; il va défendre, jusqu'en Conseil de guerre où il sera acquitté et félicité, l'honneur des Méridionaux insultés

et bafoués par des planqués de l'arrière qui cherchent à dresser le Nord contre le Sud ; surtout, il dit crûment la réalité de la guerre : « Quand je me souviens de ce que nous avons fait à Lombaertzyde, et que je revois la boucherie que ç'a été, il y a de quoi avoir honte d'avoir saigné ces hommes trop vieux et ces jeunes trop jeunes » (février 1915), « Il y aurait beaucoup à dire sur la guerre que nous faisons et qui n'est pas la guerre. C'est une suite d'assassinats, une boucherie horrible... » (juin 1915) ; et l'expérience de l'indicible : « Car les journées de massacre ne seront pas écrites, ou bien ceux qui les écriront ne les ayant pas vécues, ils feront des phrases fausses, fantaisistes ou mensongères... » (mai 1915). Il sera tué le 11 juin 1918, à l'âge de 27 ans.

Langage et société n° 153. Traduire et interpréter en situations sociales : santé, éducation, justice.

Édité par Anna Claudia Ticca et Véronique Traverso. Paris : Maison des sciences de l'homme, 2015.

Le dossier est consacré à l'interprétation comme et en interaction. Ce domaine de recherche a connu un

véritable essor au cours des vingt dernières années (suite aux travaux pionniers de Brian Harris et de Cecilia Wadensjö). Cette forme d'interprétation souvent appelée « interprétation communautaire » (community interpreting), et considérée comme une forme de médiation, est pratiquée dans de nombreuses situations sociales, dans lesquelles sont engagés les migrants et les communautés minoritaires. Elle est considérée comme la forme la plus répandue d'interprétation dans le monde. Son étude implique de prendre en compte tant la réalité de l'ici et maintenant des échanges (les dimensions linguistiques et interactionnelles), mais aussi les cadres sociaux et institutionnels dans lesquels cette pratique s'inscrit. Les contributions réunies dans le dossier dirigé par Anna Claudia Ticca et Véronique Traverso abordent ces différentes dimensions à travers l'étude d'interactions enregistrées dans différents champs professionnels, la santé, le droit, l'éducation scolaire. Elles offrent une vue d'ensemble sur les recherches les plus récentes sur ce sujet et soulèvent les débats liés à différentes formes de community interpreting en France, au Mexique, en Allemagne, en Italie et aux États-Unis.

À retourner à

Délégation générale

à la langue française et aux langues de

France

Observatoire des pratiques

linguistiques

6 rue des Pyramides

75001 Paris

ou par courriel :

olivier.baude@culture.gouv.fr

Si vous désirez recevoir **Langues et cité**,

le bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques,

merci de bien vouloir nous adresser les informations suivantes sur papier libre

Nom ou raison sociale :

Activité :

Adresse postale :

Adresse électronique :

Date :

Langues et cité

Observatoire des pratiques linguistiques
président du comité scientifique :

Pierre Encrevé

directeur scientifique : Olivier Baude

Directeur de publication : Loïc Depecker

Rédactrice en chef : Valelia Muni Toke

Coordination : Pauline Chevallier

Composition : Claire Méry

Conception graphique : Doc Levin/Juliette Poirot

Impression : Corlet

Délégation générale à la langue française
et aux langues de France

Observatoire des pratiques linguistiques Ministère

de la Culture et de la Communication

6 rue des Pyramides, 75001 Paris

téléphone : 01 40 15 36 91

télécopie : 01 40 15 36 76

courriel : olivier.baude@culture.gouv.fr

www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-

ministerielles/Langue-francaise-et-langues-de-France

ISSN imprimé : 1772-757X

ISSN en ligne : 1955-2440

Ce bulletin applique les rectifications de l'orthographe, proposées par le Conseil supérieur de la langue française (1990), et approuvées par l'Académie française et les instances francophones compétentes.

Les points de vue exprimés dans ce bulletin n'engagent que leurs auteurs.